

La chair est triste et trouble l'âme
Sévère de Régis Jauffret. Seuil, 161 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Number 235, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62032ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanctôt Bélanger, M. C. (2011). Review of [La chair est triste et trouble l'âme / *Sévère* de Régis Jauffret. Seuil, 161 p.] *Spirale*, (235), 76–77.

La chair est triste et trouble l'âme

PAR MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

SÉVÈRE de Régis Jauffret

Seuil, 161 p.

En février 2005, le banquier Edouard Stern meurt au cours d'une séance sado-masochiste. La mort n'est pas survenue par accident, mais fut volontairement causée : après avoir fait entrer son amant dans une combinaison en latex rose et l'avoir attaché, Cécile Brossard, une femme qui était sa maîtresse ou sa « secrétaire sexuelle », lui a tiré dessus et s'est sauvée. En Europe, l'événement a fait couler beaucoup d'encre. Le procès, les aveux, les retombées sur la famille du banquier furent longuement détaillés et commentés. Une certaine image de la classe des gens riches et puissants fut ébranlée non pas tant par cette mort que par le sordide de ses circonstances et par les mœurs sexuelles qu'elle a révélées.

LE TROUBLE

Puis, paraît ce roman de Régis Jauffret qui survient presque au moment même où la coupable sortira de prison après avoir purgé sa peine. Jauffret avait suivi, à la demande du *Nouvel Observateur*, le procès de cette femme dont il ne veut faire ni une victime, ni une malade, ni une héroïne. Le roman ne reprend pas les éléments du procès. Pourtant, il trouble. Ce ne sont pas les mille faits à caractère pervers qu'il décline avec certains détails juteux qui créent ce trouble. Ce serait plutôt l'écriture au « je » et la facture d'un récit qui donne l'impression d'atteindre le lieu précis, intime même, d'une confession « vraie » de la part de cette femme. Le côté fictionnel paraît dissous dans une écriture très simple qui semble frôler à ce point la réalité qu'on ne peut départager ce qui appartient à l'un ou à l'autre. On pourrait esti-

mer « tout savoir » de cette relation et des états d'âme des protagonistes. On pourrait penser « connaître » les gens impliqués (maîtresse, amant, mari, fils du banquier). On pourrait presque « comprendre » le crime. La littérature romanesque est malmenée, tout comme elle le fut dans *De sang-froid* de Truman Capote ou dans d'autres romans qui s'appuient sur la réalité pour construire leur objet. Ou plutôt, qui avouent cet étayage.

Que le roman soit écrit au « je » et que ce « je » soit féminin ajoutent au trouble. Le lecteur s'y fait complètement prendre : c'est une femme qui parle. Une femme peu subjectivée, soumise, d'une navrante pauvreté émotive, se dupant elle-même autant qu'elle tente de leurrer les autres. Une femme qui nous entraîne dans la misère sexuelle de cette relation passionnelle entre un puissant et une demimondaine. Les critiques du roman n'ont cessé de faire remarquer avec quelle aisance Jauffret est entré dans la tête de la narratrice : « La meurtrière, c'est moi », pourrait-il dire comme Flaubert pour *Madame Bovary*, reconnaissant par là la mince distance que l'écriture établit entre l'écrivain et son objet, et, en retour, l'effet produit par l'objet de l'écriture sur l'écrivain. Belles questions pour la littérature dans ses rapports avec la fiction, la réalité et la vérité. Là où le roman se présente comme une mise en abyme de la réalité. Belles questions pour l'écriture sous toutes ses formes : qui écrit ? sur qui ou sur quoi écrit-on ? Qu'est-ce qui différencie le roman du récit ? Jusqu'où



le mensonge de la fiction réhabilite-t-il le roman ? Ainsi l'écrit Liscarmo : « *Parce que c'est l'inventé qui donne leur sens aux choses.* »

LE RÈGNE DE L'EXCITATION

Parler de misère sexuelle, c'est aussi parler de perversion. Jauffret reste assez silencieux sur cette question. Peut-être pour éviter de tomber dans des considérations morales ou dans le flou de ce mot si galvaudé, il choisit plutôt de parler de liberté sexuelle, de sexualité poussée dans ses limites. Par ailleurs, la violence du meurtre, la confiance en l'autre qu'il fracture et trahit, les transgressions de toutes sortes auxquelles menaient les activités sexuelles des amants n'occulent pas la question morale. Parmi ces activités et ces plaisirs sexuels marqués par le sang, le foudre, la merde et l'urine, la fustigation occupe une part importante. Impossible de ne pas parler de perversion dans cette conjugaison de

la douleur et de la jouissance aiguë. De plus, dans le roman, le choix de l'anonymat des personnages, leur absence de noms et de prénoms, ne vise pas simplement à éviter un procès qui pourrait être fait à l'auteur, mais indique bien que les personnages, en plus d'incarner des archétypes, deviennent des objets qui, comme dans la perversion, sont interchangeables. La relation n'est pas « personnelle ». Elle est instrumentale. L'excitation et la toxicité de la vie sexuelle l'emportent sur le plaisir de la décharge. Il est moins question de corps ou de désir que de chair, de pulsions, d'emprise, de prédation. Le sexuel est marqué par l'ombre et par la bêtise d'une répétition qui cherche, à tout prix, à en accroître l'intensité.

Les traces de l'infantile affluent dans le voyeurisme et l'exhibitionnisme, par exemple, puis dans le lien fait par Jauffret entre le sperme qui fuse dans le pantalon et l'énurésie qui a perduré chez l'amant jusqu'à l'âge de 18 ans. Au cœur de ces restes se trouvent les morsures et les griffures faites sur la langue,

position passive, une « *position féminine face au père* », dirait Freud. Or cette position supposant un lien incestueux au père oblige l'homme, petit ou adulte, à une protestation virile qui le mène à devoir changer le sexe de celui qui le bat, passant du père à la mère, de l'homme à la femme. Cette substitution lui permet d'échapper au choix d'objet homosexuel, bien que la femme qui le bat soit dotée d'attributs virils. C'est ce que perçoit la narratrice de *Sévère* quand elle parle de son amant comme d'un petit garçon maltraité; de plus, elle imagine qu'il a besoin des hommes, des « *Blacks* », pour faire monter d'un cran l'excitation sexuelle qu'il réclame et qu'elle n'arrive plus à lui procurer. Elle est lasse, lui fait dire Jauffret, de travailler à préserver la puissance orgasmique de son amant. La narratrice aurait préféré être la proie : « *Il était le seul homme à m'avoir à ce point voulue.* » Elle ne dira pas « désirée ».

Cette histoire ne se situe pas tant sur l'axe du désir que sur celui des pulsions qui vont dans tous les sens — pulsions morcelées ou partielles, renversées en

L'ARGENT TUE

La narratrice a été contaminée par l'argent, cet autre objet pervers. Là aussi, Jauffret a du mal avec cette dimension, comme s'il ne savait qu'en faire ou quelle importance lui donner dans ce tableau sordide. Million promis, offert, puis refusé par l'amant à sa « *secrétaire sexuelle* ». L'argent est un puissant acteur dans cette part sombre du sexuel où prime l'intensité. Il donne un statut à celle qui pourrait le posséder et croit le mériter. L'argent pourrait laver de tout et rétablir les dominations, le rampement, l'humiliation, les possessions. L'argent sale, l'argent merde, l'argent or brille. L'argent appâte la narratrice, tel un fétiche : « *un infime morceau de lui. Un fragment arraché à sa fortune, une bouchée de sa chair tranchée à vif. [...]* L'argent guérit les plaies d'argent. » Il devient cette livre de chair exigée. Devant le refus, pire, devant cette phrase monstrueuse : « *Un million de dollars, c'est cher pour une putain* », la blessure réclame la mort qui se présente alors comme la réponse évidente face au pacte brisé. Mêlé au sexuel, taché de sperme et de sang, monnaie d'échange autant que symbole de pouvoir, jeté aux pieds ou dilapidé futillement, l'argent ramène la narratrice à l'enfance et aux moyens qu'elle a trouvés pour « *apprendre son métier de femme* », son métier de soumise et de dominatrice, de perverse, dans la *tribu* de celles que l'on loue ou achète pour leurs services sexuels.

Jauffret aura beau faire dire à la narratrice qu'elle a tué son amant par amour, ou pour lui éviter d'être pris dans une affaire où les liens d'argent et du politique auraient fait scandale, ou encore qu'elle était devenue lasse d'une relation trop exigeante, le mobile ne convainc pas. Faudrait-il en trouver un qui satisfasse le lecteur? Les mensonges que la femme se raconte à elle-même, ses fuites, ajoutent à l'abject des derniers gestes posés. Rien de ludique dans la fête finale. Les rituels se suivent : l'acceptation, la transgression. Les coups de fusil sont tirés sans affect. Le roman de Jauffret nous laisse ce goût amer, ce sentiment de tristesse, ce trouble face à une vanité qui, plus encore que l'éphémérité du désir, est une provocation à la mort. †

Belles questions pour l'écriture sous toutes ses formes : qui écrit? sur qui ou sur quoi écrit-on? Qu'est-ce qui différencie le roman du récit? Jusqu'où le mensonge de la fiction réhabilite-t-il le roman?

les insultes aussi, et surtout la fustigation qui, dans cette histoire, est accomplie par la narratrice sur l'homme. Autant celui-ci incarne parfois le prédateur, celui qui prend violemment par derrière sans demander l'autorisation, autant la domination bascule en faveur de la femme : « *[...] les hommes aiment être emmaillotés et frappés par des marâtres de contes de fées.* » Si le conte est plutôt tragique, la marâtre, elle, est omniprésente. C'est ainsi que la fustigation chez l'homme — que ce soit le fantasme ou l'acte même — réclame une

leur contraire, retournées sur soi, désintriquées, poussées vers la destruction de l'objet, peu réprimées. Histoire psychosexuelle qui démontre une fois de plus que le masochiste serait dans une position plus enviable que celle du sadique, malgré le prétendu pouvoir que celui-ci prétend posséder sur l'autre. Malgré le risque de mort qui guette le masochiste. De plus, les rôles peuvent alterner, la douleur donnée et la douleur subie, comme les sexes, se confondant sous l'impérieuse exigence de jouissance.